

In vino veritas

La grande beuverie de René Daumal (Editions Allia)

PAMPHLET visionnaire, « La grande beuverie » est née sur les cendres du surréalisme – une page non seulement tournée, mais arrachée avec dédain. « *Ce qu'il y avait avant, on ne s'en souvenait plus.* »

Soit, donc, une compagnie de poivrots survoltés, cherchant, dans une auberge, à étancher leur soif. Boire, ici, est plus qu'un programme : c'est une quête, une métaphysique expérimentale. On connaît les dangers de l'alcool. « *Il est tentant (...) de mettre de l'ordre et de la clarté là où il n'y avait ni l'un ni l'autre. C'est ainsi que l'on devient prématurément philosophe.* » Sort funeste auquel tente d'échapper le narrateur, dans une méchante cavalcade à la Lewis Carroll.

Titubant, « *bousculé par des mécontents* », il s'endort, se réveille plus hagard encore, cherche la sortie : « *Il y en a trois, [lui apprend-on], la folie et la mort (...).* » Un « *grand infirmier sale* », sorte de Virgile goguenard, le prend en charge, ravi de lui faire visiter les enfers de la grande « *Machine Humaine* ».

On y croise, notamment, des « *Fabricants de discours inutiles – Pwats, Ruminssiés et Kirittiks* – [noms qui signifient] « *menteurs en cadence* », « *marchands de fantômes* » et « *ramasse-miettes* ». De rien, c'est la maison qui offre !

Un peu plus loin, voici les Explicateurs : les Sciens, « *s'occupant principalement à tout scier (...)* », et les Sophes (« *On a prouvé qu'en fait le mot n'était qu'une corruption de "sauf", [comme dans] "je sais tout, 'sauf' que je ne sais rien"* »). Et Daumal d'enfoncer le clou : « *Les boissons illusoire des paradis artificiels font oublier jusqu'au nom de la soif.* »

« La grande beuverie » se lit deux fois : une première, pour l'ivresse rabelaisienne du langage, le lyrisme pataphysique ; une seconde, pour la dénonciation systématique de cette vacuité langagière qui, il y a quatre-vingts ans déjà, pourrissait et dénaturait la pensée. « *Quand la confusion devient intolérable, on invente des langues universelles, claires et vides.* » Sinon, conclut l'auteur, on peut se lever et vivre. Daumal président !

Fabrice Colin